



Makibefo

de Alexander Abela

Fiche technique

G. B. - 2001 - 1h13 -
Noir et Blanc

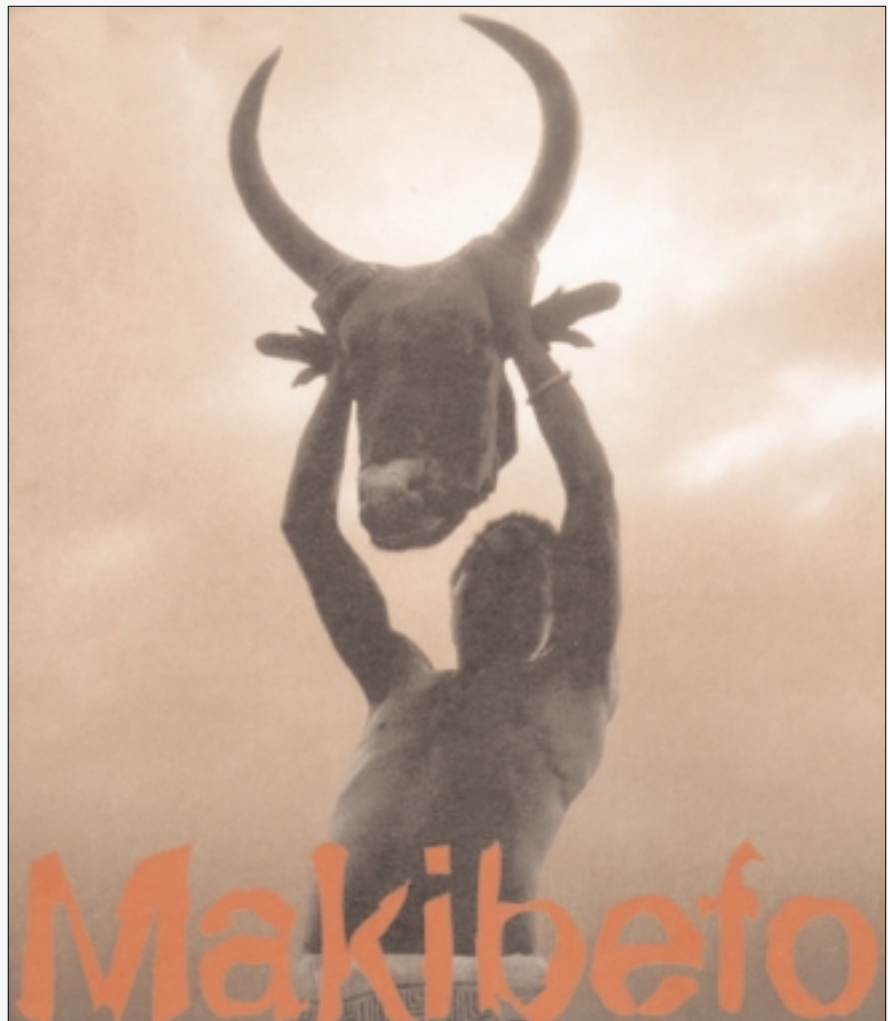
Réalisation, scénario,
image, production :
Alexander Abela
d'après Shakespeare

Son :
Jeppe Jungersen

Montage :
Douglas Bryson

Musique :
**Bien Rasoanan Tenaina
& Donald**

Interprètes :
Martin
(Makibefo)
Noeliny
(Valy Makibefo)
Gilbert Laumord
(le conteur)
**Les habitants du village
de Faux-Cap**



Résumé

C'est l'histoire d'un homme qui s'élève au pouvoir, guidé par des sanglantes ambitions. Makibefo et Bakoua viennent de capturer Kidoure, accusé d'avoir tenté d'usurper le trône de leur roi. Au retour, ils rencontrent un sorcier qui leur prophétise le meurtre de Kidoure et l'accession prochaine de Makibefo au pouvoir. Miséricordieux, le roi pardonne le traître, mais sans compassion son fils Malikomy assassine Kidoure. Dorénavant la seconde prédiction du sorcier hante l'esprit de Makibefo et de sa femme, Valy Makibefo. Convaincue des

hautes destinées de son mari, elle complotte le meurtre du roi et pousse sans scrupules Makibefo à perpétrer le crime. Makibefo, lui, hésite. Il sait qu'une fois l'ultime trahison accomplie, ils ne pourront plus revenir en arrière. Car si tous deux pourront facilement laver leurs mains du sang royal, parviendront-ils à faire de même avec leurs âmes ?

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Le premier long métrage d'Alexander Abela est une adaptation de *Macbeth*. C'est aussi une aventure peu banale... Océanographe de profession, ce jeune Anglais est parti au bout du monde pour réaliser un vieux rêve de cinéma. Seul avec son ingénieur du son et 350 kilos de matériel, il a débarqué un beau jour de 1999, dans le sud de Madagascar. Au village de Faux-Cap, les habitants, les Antandroy («ceux des épines») parlent un dialecte à eux et vivent de pêche, isolés, sans téléphone, sans télé, sans cinéma. Abela les a convaincus, en leur expliquant la pièce de Shakespeare avec des dessins, d'être les acteurs de ce drame de l'ambition et du pouvoir. L'expérience est convaincante. Elle donne un film singulier, d'un noir et blanc somptueux, d'une beauté et d'une violence à couper le souffle. Shakespeare n'accordait, paraît-il, aucune importance à ses textes écrits. Il les jetait là pour être joués, les considérant comme de simples canevas pour les acteurs. «Je voulais me forcer à l'adaptation la plus ingénue possible de la pièce, redécouvrir le langage des images à l'état brut», raconte le réalisateur. (...)

Isabelle Fajardo
Télérama n° 2701 - 20 octobre 2001

L'enfance de l'art, tout simplement. "Je voulais retourner aux bases des pionniers, ceux du cinéma muet, et découvrir le langage des images à son état pur", déclare Alexander Abela, réalisateur anglais de ce premier film exemplaire au micro-budget (...). En dépit de ces conditions de production, le film ne dégage pas une impression de pauvreté. Au contraire, c'est une splendeur plastique, une pantomime incarnée aux dialogues restreints, où des corps noirs émaciés, mais aussi d'une dignité inouïe, s'inscrivent magiquement sur la page blanche des dunes de sable qui constituent l'habitat de ces pêcheurs d'un autre âge. Ce *Macbeth* est en quelque sorte la transposition idéalement primitive, presque biblique, de la version de la pièce montée par Orson Welles il y a soixante ans avec des Noirs à Harlem. Abela a donc resitué adéquatement l'œuvre originale dans un monde tribal, où des huttes de branchages remplacent les châteaux. Le plus beau, c'est la manière dont le cinéaste intègre la dramaturgie à la nature en la synthétisant ; le monde devient vraiment une scène. Un récitant commente l'action en anglais (les pêcheurs, eux, s'expriment dans la langue autochtone) devant la mer en lisant un livre. Sa fonction, celle d'un chœur antique, est celle de replacer l'histoire dans son contexte mythique et théâtral. La caméra restant fixe la plupart du temps, le cinéaste travaille sur les diagonales, sur la géométrie du cadre ; les limitations techniques deviennent des atouts esthétiques. Les morceaux de bravoure de cette histoire de meurtre et de folie sont souvent réduits au hors champ, à l'opposé exact de la version de Polanski, qui avait misé sur le réalisme et sur le gore. Ainsi, Abela retrouve effectivement l'essence fantastique et onirique du cinéma des origines, qui reposait sur la suggestion, sur l'invisible.

Vincent Ostria
Les Inrockuptibles - 17 Octobre 2001

Revenir aux origines. Celles du cinéma comme celles du théâtre. C'est le chemin qu'a choisi Alexander Abela pour son premier long métrage. (...)

On pense évidemment à **Tabou**, le film que Friedrich Murnau et Robert Flaherty tournèrent à Tahiti en 1931. Mais là où les deux cinéastes se déchirèrent entre documentaire (sur les Maoris) et fiction (un mélo hollywoodien), Abela réalise, par le biais de cette tragédie classique, une insolite fusion entre ces deux genres, mais aussi entre deux mondes.

Le jeune réalisateur britannique a eu la belle intuition de choisir cette œuvre universelle, située par Shakespeare dans le royaume d'Ecosse, pour la faire jouer dans ce village qui ne connaît encore ni l'électricité ni la télévision. Mais à qui une histoire de lutte à mort pour le pouvoir n'est pas totalement étrangère. «Un conte plein de bruits et de fureur», égrené par un narrateur au livre ouvert, entre deux scènes au verbe rare.

S'il est peu «parlant», ce cinéma d'Abela est riche des sons et des musiques du peuple Antandroy accompagnant la lente damnation de Macbeth et de sa lady. Une bande-son qui est une sorte de scintillante mise en musique de la poésie shakespearienne. Au rythme lancinant du pilon manié par les femmes, au son entêtant des chants d'enfants, les hommes s'affrontent des yeux et des lances, et l'on retrouve là comme l'essence de la tragédie antique.

Des hommes fragiles et beaux vêtus de simples pagnes, courant à leur perte dans une image surexposée, poussés par le chœur des villageois, embarqués par le flux et le reflux d'un océan fatal. Comme la vie selon Shakespeare, le film semble n'être «qu'une ombre en marche».

Annick Peigné-Giuly
Libération - 17 Octobre 2001

(...) **Makibefo** est un premier long métrage qui témoigne d'une ambition originale. Son auteur, Alexander Abela, s'est rendu dans un village de pêcheurs à Madagascar et a convaincu les habitants d'y interpréter *Macbeth*. Au cours d'un récit entrecoupé par un narrateur qui lit des passages importants de la pièce, dans un noir et blanc surexposé, les villageois miment ainsi les principales péripéties du drame sanglant. Le résultat est curieux : une vision syncrétique qui entremêle mythe et grand récit à une réalité qui en paraît à première vue éloignée. On peut y déceler le projet d'une fusion des contraires susceptible de rappeler, à certains moments, le lyrisme magique et poétique d'un Glauber Rocha. Sans convaincre forcément ici le spectateur de la validité, au terme de la projection, d'une telle tentative.

Jean-François Rauger
Le Monde Interactif - 17 Octobre 2001

(...) Le résultat de cette "improbable" rencontre est donc ce **Makibefo** en noir et blanc, court film de même pas une heure et demi qui transpose sur le continent africain, cette universelle histoire écossaise. Et d'universalité, il est évidemment question ici. En effet, c'est probablement l'idée du réalisateur que de montrer à quel point des sentiments humains comme l'ambition, le remords ou la culpabilité peuvent prendre corps à Madagascar comme en Ecosse, au XXI^e siècle comme au XI^e. Et l'on est plutôt convaincu par la démonstration, d'autant que ces pêcheurs, qui n'avaient jamais joué la comédie avant, investissent leurs rôles avec conviction et bonheur. C'est peut-être le manque de souffle lyrique qui nous empêche alors d'être complètement emballés par le projet. Le film se traîne un petit peu en longueur bien qu'il fasse l'impasse sur de nombreux épisodes de la pièce de Shakespeare et peine quelque peu à trouver son rythme. On n'est plus vrai-

ment dans le théâtre élisabéthain et pas encore réellement dans le conte africain.

David Nathanson
Fiches du Cinéma n°1625

Entretien avec le réalisateur

Quel a été fou parcours avant ce film ?

Auparavant j'avais débuté une carrière d'océanographe après de longues années d'études universitaires. Bien que ma fascination pour l'océan reste toujours la même, j'ai décidé en 1997 d'abandonner cette profession pour accomplir un vieux rêve d'enfance, réaliser mes propres films. Plutôt que de payer une école de cinéma j'ai préféré apprendre ce nouveau métier en produisant moi-même mon premier court métrage, **The Gift**, une fiction qui a été d'ailleurs primée comme le meilleur court métrage au festival du film indépendant de Barcelone en 1997. L'année d'après je produisais **I'd Rather Be Flying**, un documentaire sur la voltige aérienne en hommage à un ami pilote qui s'était tué durant son entraînement pour les championnats du monde de voltige. **Makibefo** est mon premier long métrage.

Dans quel état d'esprit est né Makibefo ?

Juste avant de me lancer dans **Makibefo** j'avais essayé de convaincre une chaîne de télévision britannique de m'aider à produire un documentaire. Ils aimaient beaucoup le sujet et ont longtemps hésité avant de me donner une réponse négative. Mon peu d'expérience leur faisait peur. L'attente m'avait énormément frustré et le besoin de tourner commençait à me démanger. Plutôt que d'attendre encore deux ou trois ans pour mettre sur pied la production de longs métrages, j'avais décidé de prendre le risque d'être totalement indépendant et de réaliser **Makibefo** avec les moyens

à ma disposition. C'était au début du mois d'octobre 1998. Trois semaines plus tard nous atterrissions à Madagascar.

Quelle a été la démarche pour ton premier film ?

Ce premier long métrage était un enjeu, je n'avais simplement pas les fonds ni le soutien nécessaires pour produire un film d'une façon conventionnelle et il fallait que je trouve une autre approche. Alors pour profiter au maximum de l'opportunité d'être totalement indépendant, j'avais choisi de me dissocier de tout ce qui pouvait être acquis dans le cinéma d'aujourd'hui. Je voulais retourner aux bases des pionniers, ceux du cinéma muet et découvrir le langage des images à son état pur. Capturer l'essence même de *Macbeth* et la rendre universelle par l'image plutôt que par le dialogue représentait pour moi un défi unique. Mais pour réussir, il fallait que je m'impose certaines conditions de tournage, non pas pour accumuler les difficultés mais pour me forcer à l'adaptation la plus ingénue possible de la pièce. J'ai voulu tourner dans les conditions suivantes :

- travailler avec des acteurs qui n'ont quasiment jamais vu de films ;
- qu'il y ait une barrière de langue entre les acteurs et moi ;
- faire un film avec très peu de dialogues ;
- tourner dans une région désertique, dans un décor naturel dénudé ;
- travailler avec une équipe technique réduite à deux personnes ;
- tourner avec un minimum de mouvements de caméra ;
- filmer en noir et blanc pour rendre l'image la plus dépouillée possible ;
- être isolé du reste du monde ;
- et ne voir les rushes qu'à la fin du tournage ;

Mais plus que tout, je voulais me servir de la portée universelle d'une pièce de Shakespeare pour travailler avec un peuple isolé du monde et partager cette unique expérience avec eux. J'ai eu la

chance de pouvoir le faire.

Pourquoi as-tu choisi de travailler avec une équipe technique aussi réduite ?

Il était hors de question pour moi de débarquer dans un village au bout du monde accompagné de toute une équipe technique avec tout ce que cela implique. Je tenais vraiment à ce que l'on soit minoritaire pour pouvoir mieux collaborer avec les acteurs qui d'ailleurs n'avaient jamais vu de films auparavant. On est donc parti à deux : Jeppe Jungersen et moi-même. J'étais prêt à assumer le rôle de producteur, de réalisateur et de cadreur. Restait le son. Il me fallait un ingénieur du son capable de vivre cette aventure difficile jusqu'au bout, je l'ai trouvé en Jeppe. Nous avons déjà travaillé ensemble sur **The Gift** et **I'd Rather Be Flying**. Je savais que je pouvais compter sur lui. Il était plutôt déconcerté lorsque je lui ai proposé de venir tourner une adaptation de *Macbeth* avec moi à Madagascar dans de pareilles conditions, mais il n'a pas hésité une seconde. Il est certain que sans son inestimable collaboration, je n'aurais jamais pu tourner **Makibefo**.

Comment as-tu choisi ce village ?

Le village de Faux Cap rassemblait l'ensemble des critères que je m'étais imposés. Il est vrai que j'aurais tout aussi bien pu tourner dans un pays d'Asie ou d'Amérique du sud. En fait, au départ, il était question de tourner avec les Touaregs du Sahara, mais leur rébellion contre les gouvernements du Niger et du Mali ne me l'a pas permis. Le peuple Antandroy du sud de Madagascar possède quelques-unes des caractéristiques qui m'avaient plu chez les Touaregs : c'est un peuple guerrier, fier et nomade, vivant dans une région désertique, loin de tout - exactement ce que je cherchais. Il ne me restait plus qu'à trouver un village Antandroy où tourner. Nous sommes arrivés dans le sud de Madagascar avec nos 350 kg d'équipement, sans pour autant savoir dans quel

village aller. Douze ans auparavant j'étais venu à Madagascar mais je ne connaissais rien au sud du pays, c'était pour Jeppe et moi une nouvelle découverte. Nous avons loué un 4x4 avec un chauffeur pour nous conduire dans les terres Antandroy. Faux Cap est le premier village dans lequel nous nous sommes arrêtés. C'était si parfait que nous avons déchargé notre équipement de la voiture sans même savoir si les villageois étaient d'accord pour jouer dans le film. Personne ne nous attendait. Nous avons demandé au chauffeur de nous laisser là et de ne revenir que dans six semaines pour nous ramener.

Comment s'est négocié avec le village le tournage d'un film alors que ses habitants n'avaient jamais vu de film ?

Le lendemain de notre arrivée à Faux Cap, quelques villageois intrigués par notre présence étaient venus nous voir. Grâce à l'intervention du délégué au maire, un des seuls à connaître le français dans le village, nous avons réussi à leur expliquer notre projet. La première motivation des villageois était la perspective de gagner de l'argent. Le salaire que l'on proposait était maigre mais représentait l'équivalent de ce qu'ils auraient gagné en mer. Il faut savoir que la tribu Antandroy est la plus pauvre de ce pays qui vit déjà dans la misère. Les rémunérer par des salaires plus élevés aurait pu avoir des conséquences assez catastrophiques sur l'équilibre économique du village. C'était une décision difficile à prendre. Pour leur expliquer ce qu'était un film, on les a familiarisés avec l'équipement de tournage. On s'est servi de polaroids pour leur expliquer le principe de la caméra. Très vite ils ont compris ce que l'on attendait d'eux pour que le tournage réussisse.

*Comment as-tu expliqué *Macbeth* ?*

Il fallait tout d'abord former les acteurs. On avait créé pour ça un atelier théâtral dans lequel on a commencé à faire de nombreux jeux, à travailler l'improvisa-

tion, à leur apprendre à jouer devant la caméra. Très vite ces pêcheurs sont devenus acteurs. Il fallait qu'ils soient suffisamment armés pour que je puisse leur expliquer *Macbeth* et pour qu'eux puissent me donner leur interprétation de la pièce. Avec l'aide d'une bande dessinée sur *Macbeth* et des mises en situation nous avons réussi à écrire un scénario en collaboration avec les acteurs, un travail de deux cultures réunies par Shakespeare.

Le réalisateur

Alexander Abela est née en 1965 à Coventry, Angleterre. Avant de devenir réalisateur il était océanographe et avait changé de carrière en 1997. Il prépare aujourd'hui son prochain long métrage, **Ventilator blues** et co-écrit **Zarafah**, un long métrage en animation.

Dossier distributeur

Filmographie

Courts métrages :

The gift	1997
I'd rather be flying	1998
Amazir	2000

Long métrage :

Makibefo	2001
-----------------	------

Documents disponibles au France

Revue de presse
Cahiers du Cinéma - Octobre 2001